

LETTRES
ARTS
VIE ARTISTIQUE

LYON S'AMUSE

THÉÂTRE
SPORT
VIE MONDAIN

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

Georges AUBERT
DIRECTEUR

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Suis le lion qui ne mord point
Si non quand l'ennemi me pince!

LETTRES ET CORRESPONDANCE
Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.
On reçoit les abonnements de Trois et Six mois
VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

LES ANNONCES ET RÉCLAMES SONT REÇUES
LYON, Agence FOURNIER, rue Confort, 14.
GRENOBLE, id. Passage Teissière.
ST-ETIENNE, id. 6, rue Sainte-Catherine.
PARIS, Agence HAVAS, 8, place de la Bourse.

LE SCANDALE DES COURSES DE BONNETERRE

Courses et Bookmakers

L'arrêté ministériel interdisant les bookmakers a été appliqué à Bonneterre. Le public lyonnais s'est rendu en grand nombre à l'hippodrome de la Société hippique du Rhône. Il y a eu beaucoup de monde. C'est heureux! Nous voulons bien croire que le succès des courses de chevaux n'est pas essentiellement lié à la présence des bookmakers.

On conviendra cependant que le grand attrait d'une course est bien aussi le charme et l'imprévu qu'elle emporte quand on a placé quelques louis sur la solidité des cuisses d'un cheval. Qu'importe toutefois pour beaucoup que *Korsyr* ex *Korsyr* arrive avant *Ques-Aco* ou *Ques-Aco* avant *Korsyr* ex *Korsyr*. C'est bien quelque chose, si vous voulez, d'avoir rêvé que tel cheval arriverait avant tel autre, et de voir ce beau rêve se réaliser. Cependant, c'est peu de rêve.

Les femmes viennent aux courses pour montrer une toilette dont l'achat a fécondé plusieurs industries. La vanité les conduit. Je salue cette vanité. C'est un défaut qui a son utilité très grande.

Les hommes qui les accompagnent viennent les uns en curieux, les autres avec la pensée de risquer des pièces de vingt sous ou des louis qu'ils verront s'en aller ou multiplier. Jean qui pleure, Jean qui rit.

Eternelle physionomie de la vie. Je voudrais bien savoir ce que ça peut faire à quel un, à l'état sanitaire et moral d'un peuple que monsieur Un Tel, votre serviteur, et Qui Que Soit, dépense son argent de cette façon. Point n'est besoin des bookmakers pour aider au roulement de la pièce de vingt francs. Ils sont tentants, me direz-vous, leur appel est là.

La tentation! quel beau mot! La tentation, c'est la force qui nous fait marcher. Mais alors, on ne peut plus faire un pas sur la rue le gousset plein, la tentation s'ouvre toutes les portes.

L'artiste ne pourra plus passer et regarder ces bronzes d'art qui le tentent, étagés dans les vitrines. Le capitaliste ne pourra plus entendre les appels des lanceurs d'affaire, des tripoteurs sans vergogne qui jettent l'amorce et hurlent la cote de leurs actions à la 4^{me} page des journaux.

Je ne puis plus regarder cette jolie femme qui passe et qui se prise vingt-cinq louis sans me la payer, et lui porter l'argent que je dois à élever mes enfants!

Les bookmakers sont laïques, mais non obligatoires. Ceux qui se servent de leur intermédiaire savent bien ce qu'ils font. Il n'est pas un parieur qui ne connaisse les chevaux qui courent, avec la facilité de renseignements et les pronostics que donnent les journaux. Il n'y a donc aucune surprise. La plupart de ceux qui parient n'attendent pas après un louis pour souper. On nous allègre que l'action des bookmakers renfermée d'abord dans l'enceinte du pesage, s'est étendue jusque sur la pelouse où les pauvres piétons, entrés au prix d'un franc, sont littéralement obligés de se laisser dépouiller.

A de pareils bêtises, on ne répond pas. Il n'y a pas beaucoup de gens qui portent leur montre au clou pour parier aux courses. Non, les bookmakers ne sont par un danger social, comme l'a compris M. Goblet dans sa haute sagesse. Que quelques uns d'entre eux se soient permis parfois d'oublier de rembourser leurs différences; ce n'est point une raison pour en faire supporter les conséquences à leurs collègues.

La présence des piquets indicateurs était, au contraire, une garantie; on savait où les prendre: la plupart d'entre eux affichaient des noms très connus des gens de sport et offraient toutes les garanties de solvabilité. Tous les journaux parisiens, sans exception, ont demandé le rétablissement des bookmakers. La police parisienne a montré la plus grande tolérance sur les paris mutuels. A Lyon, les grands journaux ont été à peu près muets sur la

question, à part le *Courrier de Lyon*, qui félicite M. Goblet d'avoir supprimé les bookmakers, leur existence équivalait pour lui à la « lèpre » qui rongerait la société du second empire, dont le foyer central d'infection était les tripots et maisons de jeu du Palais-Royal.

Le chirurgien qui traite cette dyathèse sociale, en s'arrêtant aux bookmakers, nous fait l'effet de vouloir guérir un syphilitique en opérant un simple bouton que le printemps aurait fait éclore sur le nez de son malade.

Dieu! que de plaies à panser avant celle-là. Si les bookmakers sont des escrocs, il est préférable de laisser exercer leur industrie au grand jour et de les surveiller de près. Bien plus malin que M. le ministre, ce préfet de police qui commandait des journaux anarchistes et s'en servait comme d'une soucière pour pincer les apôtres de la dynamite.

Enfin! Il y a eu beaucoup de monde à Bonneterre, beaucoup de dames. De très belles toilettes, mais sévères et en harmonie avec la saison, qui n'est pas encore tout à fait aux toilettes de printemps.

Il y avait des sportmen, des officiers, des amateurs et des bookmakers!... Des bookmakers qui ne le sont plus, par le fait même de la circulaire ministérielle, qui redeviennent donc simples mortels: sociétaires et propriétaires de chevaux, ayant, à ce droit, celui de faire des paris avec leurs amis, comme tout le monde.

Cependant la police était là qui veillait — gardienne austère de la morale des nations. — Deux messieurs — qui ont été jadis bookmakers, il faut dire — qui sont aujourd'hui, comme nous l'avons dit, de simples mortels, pariaient avec les personnes de leur connaissance. La police les connaissait et les guetait à tel point que a attendu la fin des courses pour appréhender l'un d'eux au collet, lui laissant tout le temps de jouer à son aise.

Ils ont été arrêtés tous les deux, conduits interrogés par le commissaire de police qui geait à Bonneterre et qui a verbalisé.

Et détail inouï! le SCANDALE DÉLICIEUX. La police qui y voit si clair, tellement préoccupée d'arrêter des honnêtes gens, connus à Lyon, ayant une situation de fortune, pouvant tenir leurs engagements a laissé opérer un filou, du nom de Jacques, en plein pesage, à la barbe de tous les parieurs! Et ce chevalier a pu filer sans être inquiété, et emporter l'argent de plusieurs gentlemen que nous pourrions nommer pendant qu'on arrêtait deux personnes honorables! C'est un comble! sinon naturel, tout au moins habituel.

Voilà le principal résultat de la suppression des bookmakers. On continuera à parier comme avant, parce que c'est instinctif et dans le caractère français. Mais en revanche, on pariera dans l'ombre. Les filous, les grecs, tous les chevaliers du truc et les apôtres de l'art de roustir opéreront à leur aise et pourront voler à leur guise, alors que le poteau officiel du bookmakers était une garantie suffisante.

Qu'on les réglemente, qu'ils soient solidaires les uns des autres, que l'on exige un cautionnement, rien de mieux. Les supprimer est une atteinte à la liberté que ne sanctionneraient pas deux personnes sur dix.

Maintenant que la police ne peut plus saisir des assassins, qu'elle se rattrape sur les parieurs inoffensifs; que va-t-on faire de deux personnes verbalisées? Ils tombent sous le coup de l'article 475, § 5, qui les traduit au tribunal de simple police, avec amende de six à dix francs, ou sous le coup de l'article 477 du même code, qui prescrit la saisie complète des enjeux et de l'argent porté par les personnes arrêtées. C'est ce qui a été fait.

Mais alors, on ne pourra plus maintenant, sur un champ de courses, sortir un louis de sa poche pour le prêter à un ami ou régler une bouteille de champagne sans être appréhendé au collet par la police et tomber sous le coup d'un article du Code pénal.

D'autre part, la circulaire ministérielle autorise les paris mutuels entre amis. Je ne sache pas que ces messieurs soient passibles d'une contravention; ils parient entre amis, en effet, comme vous et moi, et qui plus est nous sommes libres de noter nos recettes et nos dépenses sans encourir les rigueurs de la loi.

C'est drôle, tout de même, la liberté, sous notre belle République!

Enfin, comme moralité à tout ceci, Goblet n'a pas fini, le pauvre diable! A Paris, les protestations vont bien. L'administration supérieure des Haras s'occupe activement de la chose, et nous pouvons affirmer que le commissaire de police de Villeurbanne attend demain à son bureau les personnes qui ont été volées par Jacques pour rembourser leurs différences avec l'argent pris dans les poches des deux personnes arrêtées.

L. SOMBARD.

P. S. — Une pétition, organisée, qui sera couverte de noms honorables et sera portée à la Chambre des députés, demandant une interpellation sur la circulaire ministérielle qui ruine la plupart des Sociétés hippiques de France.

Nous croyons que la Société hippique de Villeurbanne sera encouragée, et préférera fermer les yeux sur le fait de Bonneterre si la circulaire ministérielle n'est rapportée.

Il y a tant d'articles à Lyon, que nous devons nous contenter de quelques-uns à Goblet pour nous priver du plaisir de les lire.

LA CHANSON DU JOUR

AUX TRAITRIS A LEUR MANDAT
BASTIFIERS

« J'ai voulu donner un coup de dard dans le parlementarisme. » — *Paroles de Baffier au juge d'instruction.*

Air: Prenez garde! (la Dame blanche).
Voyez là-bas le fier domaine,
Chambre de députés, d'imposteurs;
Les élus, toute la semaine,
Y trahissent les électeurs.
Vils renégats vous démentant,
Le sort de Casse vous attend!
Prenez garde! (bis)
Que chacun de vous se garde!
Le peuple en courroux vous regarde!
Prenez garde! (bis)
Un autre Baffier vous entend!

Lâches qui, lorsqu'on nous pressure,
Réclamez de nouveaux impôts;
Radicaux, devant la Censure,
Otant poliment vos chapeaux;
Vous qu'on mène tambour battant,
Derrières tendus, vous postant,
Prenez garde! (bis)
Que chacun d'entre vous se garde!
Le peuple en courroux vous regarde!
Le peuple indigné vous entend!
Prenez garde! (bis)
Un autre Baffier vous entend!

Tribuns vidés, mangeurs de truffes;
Vieux cabotins de la Prison;
Jésuites rouges, Tartuffes
Qui voulez garder la maison;
Après des colosses d'antan,
Caricatures de Dantan,
Prenez garde! (bis)
Que chacun d'entre vous se garde!
Le peuple en courroux vous regarde!
Le peuple indigné vous entend!
Prenez garde! (bis)
Un autre Baffier vous entend!

Ampoules faiseurs de harangues;
Pitres vils, dentistes habileurs.
Nous vous arracherons vos langues!
Nous étranglerons les parleurs!
Rouges déteints nous insultant,
Entendez-vous le flot montant?...
Prenez garde! (bis)
Le peuple dupé vous regarde!
Le peuple trahi vous regarde!
Le peuple s'arme et vous entend!
Prenez garde! (bis)
Un autre Baffier vous entend.

Jules Jour.

LE BUSTE DU FILS

M. Alexandre Dumas fils a parlé, ces jours-ci, de Victor-Hugo, avec une fausse bonhomie presque dédaigneuse. Il s'est montré très impertinent en face de Leconte de Lisle.

Voici ce que Jules Vallès a écrit de cette vieille coquette qui se fait dévot sur le retour.

Un triste. Sur cette tête à la janissaire est empreint le cachet du fanatisme oriental. Elle pourrait tenir sur les épaules d'un chaouch ou saigner à la grille d'une mosquée. Il a eu, en effet, dans sa vie, des heures lugubres et des minutes féroces.

Tout petit, il souffrait d'être batarde. Emile de Girardin en eut la rage; il n'en eut, lui, que la mélancolie: parce que son père était là qui l'aimait bien et lui donnait la laine de sa tignasse à fourrager. Mais ce sont peut-être ces impressions d'enfance qui ont fait sa cruauté en faisant son génie, et nous aurions devant nous un blessé à plaindre, s'il avait su lui-même plaindre ceux qui avaient aussi leur trou au flanc. Il ne sut qu'être avare de sa pitié, dur aux gueux, implacable pour les pauvres gens!

Je lui trouve, malgré moi, quand il a l'âge d'homme, et sous sa peau cuivrée de mépris, le masque blême de ce gamain qui, dans l'*Affaire Clémenceau*, se nomme André: vicieux, méchant, bien doué d'ailleurs, et que je me rappelle baignant dans le torrent rouge d'une hémorragie — comme je me rappelle M. Dumas pataugant dans l'hémorragie de Satory.

Je ne sais pourquoi le vice solitaire qui tue cet André me fait songer au chancro d'égoïsme qui rongé ce cerveau puissant — Charlot qui s'ennuie, frère de Charlot qui s'amuse — devenant lugubre à mesure qu'il lui, allant presque jusqu'à la folie. M. Dumas n'a pas eu de chancro pendant ans, la pensée en sommeil, sinon.

Voilà ce que c'est que d'avoir un nom sans nom ou sans le sou. Mais comme il est funèbre pour solliciteur de rires, et comme sa conscience se réveille, à ce faiseur de comédies.

Il faut avoir de la compassion pour des; mais elle s'use devant ceux qui mordent leurs voisins d'accident dans la rue, ou leurs voisins de lit, à l'hôpital: devant ceux aussi qui cachent sous leur oreiller les oranges dont ils ne veulent plus, ou les offrent, entre deux râles, à quelque camarade dont la lèvres est sèche, mais en couchant le prix sur une facture qu'on présentera au malheureux après la crise, ou à la famille après la mort.

M. Dumas a fait l'usure sur les oranges toute sa vie. Un jour, on oublia de le remercier parce qu'il avait, dans une représentation à bénéfice, abandonné ses droits d'auteur; il sauta sur l'occasion et colla en travers de sa glace une bande qui dénonçait le fait, pour servir d'épouvantail aux comédiens, grands ou petits, qui viendraient lui demander l'aumône. M^{me} Chéret en sait quelque chose. Shylock entença jusqu'au coude ses pattes crochues dans les robes de la veuve, et en retira son compte jusqu'au dernier denier, le millionnaire!

On serait tenté de se demander si, en dehors de ses douleurs d'enfants, il n'a pas, cachées dans un coin, des hontes de jeunesse, pour avoir tant que cela le cœur sali.

La phrase sur les femmes des communards, dont il ne veut rien dire « par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes », cette phrase là trahit peut-être la rage d'un remords, une ingratitude basse vis-à-vis d'une créancière d'amour, une dette reniée — Monsieur Alexandre prenant des notes pour écrire *Monsieur Alphonse*!

C'est comme quand il parla de Courbet, quand il demanda « de quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelle antithèse génésiaque, de quel suintement cébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle Gustave Courbet? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flululant a pu pousser cette course sonore et poilue, ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbecille et puissant? »

Eh bien! la ladrerie et la cupidité de l'homme m'autorisent à supposer qu'il aurait bien voulu qu'on tuât l'artiste.

En attendant, il prenait plaisir à débarbouiller avec des orties le visage du prisonnier, tandis que celui-ci avait les mains liées. Et tout cela peut-être parce que le peintre, plus matois que Jacquet, n'avait pas voulu se laisser refaire — vengeance de brocanteur, revanche de maquignon!

Monsieur Dumas s'érige en philosophe. Mais s'il avait posé un moment dans ses mains sa tête mal guérie, il aurait vu, à travers la fumée même de la bataille, que la guerre civile n'avait été que la preuve, à coups de tonnerre, de l'état de désordre et d'injustice qu'il avait signalé. A coups de scène et à coups de préface, sur un théâtre sans drapeaux.

C'étaient les filles, les mères ou les sœurs de ses héroïnes qui avaient été, de par la fatalité de la naissance, la prodigalité du père, les morsures de la famine, jetées dans le ruisseau ou dans la rue. Mieux vaut encore la rue, et mourir — ne fût-ce que pour voir son cadavre insulté si lâchement, que les vainqueurs eux-mêmes aient la pitié des mortes!

J'en ai, moi, pour celle qui dort dans le cimetière de Neuilly. M. Dumas ignore peut-être que je sais où est le tombeau, dernier asile de la « femelle » qui le mit au monde. Je n'ai pas craché sur les bouquets qui recouvraient la dalle — quoique celle dont je suis né soit morte pour avoir entendu, au fond de son village, l'écho de cet appel à l'assassinat.

Jules Vallès.

BARAQUES FORAINES

Vogue du square Raspail.

Avec celle-ci, recommence la série des vogues de chaque année. Lyon sort peu à peu de son long sommeil hivernal et de son engourdissement, de sa léthargie. La foule se précipite avec empressement vers les baraques foraines, encore peu nombreuses et d'un attrait tout relatif.

En premier lieu, il convient de citer le *Bijou-théâtre*, de M. Georetil; les vogues n'ont pas accoutumés de nous offrir un spectacle aussi remarquable; les principales attractions sont le *Panier Japonais*, vide, et dans lequel le physicien fait apparaître et disparaître à volonté une femme en chair et en os, très en chair, même; le *Coffret mystérieux*, vide aussi, et d'où, sur un geste de l'opérateur, émerge une tête égyptienne des plus vivantes, qui mange, boit, parle à merveille, et dort.

Un pareil spectacle, donné dans un grand théâtre avec force réclames et affiches, et entouré d'une pompe convenable, ne laisserait pas d'attirer à flots le public. C'est, du reste, ce qui est arrivé pour la *Cangue chinoise*, que donnait un habile prestidigitateur dans l'ancien théâtre Bellecour de la rue Bellecordière, il y a une dizaine d'années, et pour les *Tablettes spiritées*, montrées au théâtre du Gymnase par M. de Caston, il y a deux ans. La salle ne désemplissait pas, et tous les spectateurs ouvraient des yeux étonnés devant ces travaux surprenants.

Mon Dieu! que l'annonceur de la porte manque donc d'observation et connaît peu le monde. Ne s'avise-t-il pas de crier à tue-tête à la porte que le spectacle n'a rien d'immoral! Mais, malheureux, dites donc que votre établissement n'est ouvert qu'aux seules personnes mariées, et vous verrez vos places prises d'assaut!

Citons encore, pour finir un *Concert tunisien*, un *Mouton à six pattes*, *Clara*, et nous aurons dit tout ce que l'on peut voir à cette maigre vogue du square Raspail; bien entendu, nous ne dirons pas mot des chevaux de bois, balançoires, somnambules, tourniquets, loteries et autres jeux de hasard, où le hasard a été pipé; hasard ou tricherie, c'est comme il vous plaira!

H.-S. DERVYL.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Suzanne J., plus connue sous le nom de la *chaste Suzanne*, est dans le ravissement: son nabab vient d'hériter et s'approprié à lui meubler un splendide appartement, rue de l'Hôtel-de-Ville, en face de Joséphine, dont Suzanne enviait depuis longtemps la vogue et le succès.

On raconte que le financier de la chaste Suzanne se propose d'accumuler là tout le raffinement du confort et du luxe, et donnera à cette occasion une crémaillère monstrueuse, destinée à éclipser celle donnée par Mathilde.

Un jeune et beau clerc d'avoué, voisin actuel de Suzanne, et intime de la maison, est en train de dresser la liste des invitations et de crayonner les dessins du menu de cette fête pantagruélique.

On cite parmi nos catapultées déjà invitées: Joséphine O., Louise Egraz, Marie Deschamps, la pseudo baronne Adrienne V., la grande Lau... de la rue Centrale, Léonie Ch., le Poupart, Anna Perrin, Ida Ténor, Adèle Petite-Sœur, etc., etc.

X

Marguerite de M... vient de perdre son trop volage adorateur. Il s'est enfui dans les profondeurs d'un boudoir de la rue Thomassin.

La toute belle Marguerite a juré de se venger. Prenez garde Louissette ! la blonde Marguerite est femme à tenir parole.

La Petite Poupée qui, à son retour de Monte-Carlo, s'était arrêtée quelques jours à Lyon, pour y voir ses nombreux amis, songerait à s'installer de nouveau définitivement dans notre ville.

Amour et bookmakers ! Elle était aux courses de Bonnetterre.

Mathilde a été faire un voyage au pays où fleurit l'orange.

Après une violente dispute, qui eut lieu un de ces soirs, à la sortie de chez Berthou, l'aimable demi-mondaine, qu'un vigoureux coup de poing de son nabab envoyait même rouler dans le ruisseau de la rue des Archers, a éprouvé le besoin de se soustraire quelques instants aux sarcasmes dont ses bonnes amies ne cessaient de l'abreuver depuis cette aventure héroï-comique.

On s'étonnait de ne plus voir à aucune première, ni dans aucun restaurant à la mode, Martha de l'Abbaye. On se demandait ce que devenait cette jolie petite brune. Et la chronique restait muette. Impossible d'avoir la moindre nouvelle.

Nous serions encore à chercher, quand, par le plus imprévu des hasards, jeudi à la bourse, nous trouvons un petit bout de papier, sur lequel était inscrit l'achat de cinquante Lombards pour cette délicieuse épinglée.

Et voilà comment la petite cigale d'autrefois se fait des rentes pour ne pas se trouver dépourvue quand la bise sera venue.

La charmante brune qui se tient ordinairement au Grand-Théâtre, dans le couloir de gauche des premières et qui croque si délicieusement les drops que des admirateurs, hélas en trop grand nombre viennent lui offrir, a été la victime d'un grotesque poisson d'avril.

Le splendide écrivain au lieu de renfermer ses succulents bonbons renfermait une foule de cantharides aux élitres bleues verdâtres, miroitant sur leurs corcelets noirs d'ébène. Déception de la jeune demoiselle...

Serait-ce pour exciter cette jeune fille à l'amour ou pour lui faire comprendre son rôle d'emplâtre, que cette fumeristerie lui a été faite ?

L'histoire est d'hier, mais fait grand tapage dans le monde de l'armée. Une vieille garde qui voulait perfectionner son Alphonse dans les mystères de l'amour, errait sur les glaces d'un fort de la Guillotière, quand, voyant une pèlerine étendue sur l'humble violette, se l'appropriait sans autre cérémonie. Le brillant officier ne s'en aperçut pas.

d'alentour :
Récompense il y aura
A celui qui la retrouvera.

NOUVELLES A LA MAIN

Lettre d'un étudiant à son père :
« Cher papa, je t'écris ce soir lundi ; ma lettre sera à la poste demain mardi ; tu l'auras mercredi ; tu me répondras jeudi pour que j'aie de l'argent vendredi, sinon je pars samedi, et serai chez toi dimanche. »

M^{lle} Jeanne achève de diner. Elle a déjà mangé un petit pot de fraises, et elle se dispose à en

manger un second, quand sa mère l'arrête doucement :

— Tu sais qu'il y en a un pour moi.
M^{lle} Jeanne reste un moment hésitante, puis tout à coup :
— Quel dommage que j'aie commencé par le tien !

Un de nos avocats Lyonnais vient d'être le héros d'une aimable aventure.

Il plaquait devant la correctionnelle pour un jeune filou accusé d'avoir volé une montre. L'éloquence de M. X. fut laborieuse. Le client fut, son innocence prouvée, acquitté haut la main. Le lendemain, un commissionnaire apportait à l'avocat un petit paquet accompagné d'un billet. Sur le billet ces mots : « A mon défenseur, témoignage de reconnaissance. » Dans le paquet... la montre !

En cour d'assises :
Le président, après avoir prononcé la sentence de mort contre l'accusé. — Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.
L'accusé. — Mon président, je demanderai à la cour, à l'occasion des fêtes de Pâques, la permission de les passer dans ma famille.

En plein jour, boulevard Chasles, un ivrogne bouscule violemment un passant qui lui dit :
— Vous ne pouvez pas faire attention ! vous ne me voyez donc pas !
— Mais si, mais si ! même que je te vois double !
— Eh bien ! alors ?
— Précisément. Je voulais passer entre vous deux.

En police correctionnelle :
— Prévenu, quel est votre état ?
— Un peu fiévreux, mon président ; j'ai pas fermé l'œil de la nuit... C'est égal, je vous en remercie pas moins.

NIGRI.

ECHOS DE PARIS

Mademoiselle de Sombreuil. — Le Carême. Les théâtres.

Mademoiselle de Sombreuil est venue la semaine dernière visiter la bonne ville de Paris. A son arrivée à la gare, ses fidèles l'ont reçue les bras ouverts. Descendue chez un ami, après quelques heures consacrées à sa toilette intime, elle s'est transportée chez son couturier de la rue de la Paix pour y examiner les Nouveautés d'été. Pendant cet entretien, les gardes du corps étaient rangés en bataille sur le trottoir, et leurs cris, leur air audacieux laissaient aisément deviner leurs projets. A sa sortie, un personnage paraissant important, dont l'air et la tournure révélaient quelque chose de parlementaire, l'a reconduite jusqu'à sa voiture, et, sur l'invitation de la visiteuse est monté avec elle. Les gardes du corps, par un mouvement tout militaire, se sont mis en colonne par quatre, et, la nuit venant, ont chargé le frère de Sombreuil, allumé et porté à la main, dont ils étaient munis. La Grande Mademoiselle s'est ensuite arrêtée dans divers hôtels de la ville, puis, notamment dans un hôtel d'aspect sévère de la rue B. Là, nous nous sommes pu continuer nos investigations ; notre habitude et notre flair reportiques, ne nous ont certainement pas trompés, lorsque, en revoyant Mademoiselle Schneider à la sortie de cet hôtel tout hospitalier, nous avons songé à des choses sur lesquelles la rigueur du Carême présente et l'abstinence chrétienne nous défendent de nous étendre...

Mademoiselle de Sombreuil paraissant avoir un besoin de prendre excessif, le monsieur à l'air officiel, après quelques paroles de remerciement adressées aux satellites, les a congédiés rapidement et a donné l'ordre au cocher, de se rendre à la Cascade. N'ayant pu que difficilement le suivre à travers les allées sinueuses du Bois, que l'ombre naissante du soir rendait dangereuses, nous avons pu néanmoins nous rendre un compte exact des appétits de toute sorte de notre Desgrieux et de notre Manon, par la stupéfaction de garçons, pourtant habitués à bien des choses. Du reste, à la sortie, le teint enluminé du couple,

n'a fait que nous confirmer dans notre opinion première.

Venue à Paris pour voir les nouveautés d'été, Mademoiselle de Sombreuil n'a pas voulu manquer les nouveautés de Ninon. Noyée dans l'ombre protectrice d'une baignoire, la main dans la main de l'homme aimé, elle nous semblait envahie par une douce mélancolie... le souvenir du temps où elle était comme Ninon ; mais voilà, ses 3 heures 17 minutes, à elle, ont sonné il y a longtemps, et l'aiguille doit marquer bien près de midi. Au dehors.

Tempus erat quo prima quies... tout dort dans Paris ; seul, M. Taylor, infatigable, veille en son cabinet, et, pareil au général à la veille d'un coup décisif, dresse son plan, et fait sonner les timbres multiples de divers services de la Préfecture de Police. Aussitôt, en raison de l'opération à exécuter, le service des agents a été doublé dans Paris, et les gardes républicains tirés brutalement d'un sommeil réparateur.

Un commissaire de police, M. Cazeneuve, se glissa à pas de loup vers la baignoire occupée par M^{lle} Schneider, et, sans se soucier des supplications maternelles de l'ouvreuse navrée, arrêta la délinquante malgré ses protestations. Mais son noble compagnon ne consent point à l'abandonner : tant de joies communes les ont unis, un moment de souffrance le rebuterait-il ? — non, et ce disant, ils sautent l'un et l'autre dans un sacre, sous les yeux protecteurs de l'autorité. Et c'est ainsi qu'au moment où Ninon sortait des Filles-Repenties, M^{lle} de Sombreuil traitait à Saint-Lazare. Quelle est celle des deux qui méritait le plus de faire un séjour dans ces sombres asiles des vertus ébréchées ?

Je ne veux pas vous parler du carême que l'on fait ici à Paris : où l'on ignore totalement qu'il y en a un, ou — et ce cas est le plus rare — on se plonge dans une dévotion d'apôtre et une abstinence d'ascète. De charmantes mondaines font non seulement maigre, mais encore choisissent parmi ce maigre des plats constituant pour les manger une véritable pénitence. Une bonne dévotion ne mangera ni s'ê, ni langouste, mais bien un brochet aux arêtes nombreuses, de telle façon que le dépeçage soit un travail et la mastication un danger.

Comme digestif, plus de scherry-brandy, plus de limpid maraschin mais une modeste goutte de cassis dit de Dijon, originaire du faubourg Saint-Martin, et comme promenade une visite à Saint-Augustin remplace le persil au bois. Là, on fait semblant d'écouter le prédicateur suspicieux en vogue, on regarde les bonnes amies, et si l'on se sent inférieure en toilette, nouvelle mortification — la vraie — seule qui aille sincèrement au cœur.

Seule, la Française, nous faisant déguster un plat si gras que lever les yeux de ce bouillon. Mais depuis Aux Folies-Dramatiques (Morlet) étant le plus important de rien d'étonnant que u directeur, des au-fin, première reprise hâtelet. Le soin et la direction, dépassent à été fait jusqu'au théâtre. L'eau sur la scène avec jointes de h l'île-Barbe), pluie torrentielle ve. In tout est si bien que cette chatte est à plus complet de tout méchant coup de s de n'importe quel vilain matou.

Le mot de la fin :
Au sujet des pick-pockets :
— C'est encore à la Gaité où l'on trouve moins de filous...
— ??
— Tiens, mais pas par e qu'or fait aux enfers.
Il est mauvais, mais mon voisin de fauteuil est seul responsable.
Joseph SAMUD.

SEMAINE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Durand et Durand. — La nouvelle pièce que viennent de représenter les Célestins est une de ces farces inénarrables qui excitent le rire jusqu'à com-

plet épuisement de la rate, mais qui ne vous laissent pas grand'chose.

Enfin, comme la majorité du public demande surtout à s'amuser au théâtre, elle est admirablement servie avec Durand et Durand, et nous ne pouvons que l'engager à aller applaudir l'œuvre de MM. Ordonneau et Valabrègue.

Entreprendre de raconter ces trois actes serait folie et impossible, car il y a là dedans une telle dépense de jeux de mots, d'imbroglis, de situations cocasses, que c'est à peine si l'on peut s'y retrouver à la représentation, et qu'il est indispensable de ne pas distraire une seule minute son regard et son oreille de la scène, si l'on veut suivre la marche et la conversation de tous ces personnages de fantaisie.

Qu'il te suffise de savoir, ami lecteur, qu'un certain Coquardier, propriétaire à Mézidon, vient de marier sa fille Louise à Albert Durand, épicier à Paris, en croyant l'unir à Albert Durand, avocat célèbre et cousin de son homonyme. Dans cette union, Durand ne voit que le défendeur illustre des assassins, aussi l'enseigne-t-il continuellement par des propos flatteurs et des attentions les plus délicates, en déchaînant, par contre, ses foudres oratoires contre la roture en général et les épiciers en particulier. Devant ce mépris ridicule pour ses confrères, notre époux cherche en vain le moyen d'avouer la vérité à son beau-père et ne peut y parvenir. De là, situations impossibles et du plus haut comique, renforcées encore par l'arrivée inopinée du véritable Durand, avocat, qui vient apprendre son mariage prochain à son cher cousin. Voilà pour le premier acte, quant au deuxième qui se passe dans le cabinet de l'avocat, c'est un défilé de clients venant consulter la lumière du barreau.

Nous y rencontrons un ex-professeur de déclamation, qu'un horrible bégaînement empêche d'expliquer son affaire et qui est obligé de la « chanter » sur des airs connus pour arriver à se faire comprendre. Puis arrivent inopinément le père Coquardier, sa fille, son genre, M^{me} de la Haute-Tourrelle et sa fille Irma, fiancée du véritable Durand, qui fait à son tour son entrée au milieu de l'ahurissement général. De cette réunion naissent une collection de quiproquos insensés, qui se terminent enfin au dernier acte, lorsque l'apparition de Durand, en robe d'avocat, met la certitude dans les esprits et la conviction dans l'âme du père Coquardier, qui pardonne à son genre, à la condition qu'il vendra son fonds d'épicerie et restera « rentier », profession honorable entre toutes.

Cette bouffonnerie a trouvé, aux Célestins, des interprètes convenables dans MM. Fray et Howey (les deux Durand), M^{me} Billon (de la Haute-Tourrelle), Andral-Leclerc (Louise), Mercier (Javanon), qui charge peut-être un peu déjà bien bouffon ; M^{lle} Fleurs (Irma), qui met sa tenue, sa correction et sa beauté capiteuse au service d'une « panne ». Nous avons gardé pour la fin M. Denizot, qui a créé Coquardier d'une façon remarquable et y déploie des qualités rares chez les comiques marqués : la finesse et la retenue. Cet artiste, que nous avions applaudi dans l'opérette, à Beaumarchais, mérite toutes nos félicitations, et a remporté un véritable triomphe dans Durand et Durand, qui a été très bien accueilli par le public, et dont le succès assure à notre deuxième scène une longue suite de représentations.

J. VAVES.

JUSTES NOCES

C'est à un bal qu'il l'avait vue pour la première fois, au premier bal où son père l'eût conduite. Car elle n'avait guère plus de seize ans, et jamais grâce plus douce n'avait tempéré l'éclat d'une triomphante jeunesse. De taille moyenne, elle avait de grands yeux où couraient de jolis reflets d'ardoise, comme sur l'eau d'un fleuve avant l'orage. Ses cheveux étaient d'un noir tragique et se nouaient sur sa tête en masse lourde ; son teint avait des pâleurs mates exquis. Mais ce qui la faisait elle-même très particulière et très attachante vraiment, c'était un grand air de réserve, un air de pudeur dont elle était comme enveloppée, et comparable à l'odeur mystérieuse des violettes cachées dans le gazon. Tout d'un coup, il fut pris par ce grand et honnête charme. Il avait eu le bonheur de ne se point disperser en tendresses faciles dans une trop longue vie de garçon ; les amours légères avaient à peine ridé, comme le zéphyr qui passe, la surface calme de ses jours sans en empoisonner le fond. La première pensée qui lui vint fut celle que la probité d'une âme

LA BOUCHE DE MADAME X.

Par ADOLPHE BELOT.

(Suite)

Oui, amoureux, moi ! Moi qui jusqu'alors avait passé à côté de l'amour vrai, sans vouloir répondre à ses avances, le trop connaître et vivre dans sa dangereuse intimité, moi qui avais remplacé l'amour par des amours, la femme par des femmes, le cœur par des sens !

Obligé de reconnaître, de jour en jour, à mon grand étonnement, que je me matérialisais, que je m'idéalisais en quelque sorte, il m'arrivait cependant de me demander si la comtesse de X... avec toutes ses qualités intellectuelles et morales, aurait produit sur moi la même impression, avec une moins jolie bouche. Eh bien ! non, j'étais obligé d'en convenir, cette bouche, déjà connue ou inconnue, mais en tout cas semblable à l'autre sous tous les aspects avait été le point de départ de mon amour. C'était elle qui s'était glissée dans mon cœur. Chez moi, la matière n'avait pas entièrement désarmé, elle s'était seulement purifiée, et la jolie fleur d'idéal, comme disent les poètes, avait, pour me séduire, pris la forme de deux lèvres admirables.

Mais, de quelque façon que l'amour fût entré en moi, il y était entré, je ne pouvais en disconvenir, et à défaut d'autres indices graves, celui-ci aurait été suffisant : après avoir déployé tant d'activité dans mes nouvelles fonctions de juge instructeur, j'en étais arrivé à les remplir mollement. Au lieu d'essayer de confondre l'inculpée, je désirais trouver des preuves de son innocence.

J'aurais donné tout au monde pour être obligé de rendre une ordonnance de non-lieu. Oui, à mesure que mon amour grandissait, je me plaisais à séparer la femme d'aujourd'hui de la femme d'autrefois, je voulais qu'il n'y eût aucun rapport entre elles ; je désirais ardemment m'être trompé et avoir injurié injustement la comtesse par mes odieux soupçons.

Ce désir naturel de vouloir respecter qui on aime naissait, sans doute aussi, d'une crainte : les souvenirs que j'avais laissés à l'inconnue n'étaient pas de nature à me servir auprès de la comtesse de X... si les deux femmes n'en faisaient qu'une. Ils devaient, au contraire, me nuire et me perdre. Son sourire me permettait-il d'en douter, ce sourire moqueur que je voyais errer sur ses lèvres, quand, cherchant à l'émouvoir, je hasardais un regard ou une parole expressive ?

Cependant, s'il me désolait et m'humiliait, il me donnait aussi une ardeur plus grande. Je voulais en triompher, changer l'expression de ces lèvres, soumettre cette bouche rebelle, la forcer à s'attendrir, à s'humilier, à demander grâce, à se donner tout entière dans un baiser sans fin.

XXV

Si, depuis quelque temps, j'étais moins zélé comme juge d'instruction, si je laissais traîner l'affaire sans songer à citer de nouveaux témoins, à entreprendre de nouvelles recherches, les agents que j'avais autrefois mis en campagne se montraient plus actifs que moi et travaillaient pour mon compte, Doménil, obéissant aux ordres que je lui avais donnés, sous forme de conseil, tenait à distance le comte de X... avec l'espoir de le mieux tenir bientôt. Elle en disait tout le mal possible, criait par-dessus les toits et les tilleuls de l'avenue d'Etigny qu'il n'avait jamais été son amant, qu'il ne le serait jamais, qu'elle ne connaissait pas d'homme plus déplaisant. Lina de B... la soutenait dans cette révolte, surnatu-

relle si elle n'avait pas été calculée, contre un beau garçon et un capitaliste, et déchirait à belles dents l'ennemi commun. Dans notre petit cercle de désouverts, de Parisiens en vacances et de demi-mondaines en gîte, il n'était bruit que de la guerre déclarée par les deux femmes.

Le comte ne tarda pas à être au courant de la situation. Au besoin, je l'aurais renseigné si j'avais pu le croire ignorant. Ne devais-je pas prêter mon concours à des agents aussi zélés que les miens ? Vaniteux et chatouilleux à l'excès sur certains points, fier de sa réputation d'homme à bonnes fortunes qu'il avait édifiée lui-même et à laquelle il tenait par-dessus tout, il s'alarmait de ces bruits qui la compromettaient. Ils lui furent d'autant plus sensibles qu'il ne perdait pas seulement de son prestige auprès de ses amis particulièrement, des méridionaux pour la plupart, mais qu'il démentirait aux yeux de plusieurs grands Parisiens à qui, peu à peu, je l'avais présenté, tout un groupe de club-men de haute volée, dont l'estime lui était précieuse. Les hommes du monde, en effet, qui n'ont besoin de personne, se laissent rarement éblouir par la fortune et la position des gens qu'ils fréquentent. En province, un général est toujours un général. On ne voit que son grade et ses épaulettes ; toutes les gracieusetés d'une maîtresse de maison lui sont réservées. A Paris, au contraire, dans un certain monde, un grand personnage est moins entouré qu'une grande personnalité. Il n'a droit aux égards que s'il rappelle de glorieux souvenirs, s'il s'est fait un nom, s'il est quelqu'un au lieu d'être quelque chose. C'est pourquoi mes amis, fort insouciant de titres de noblesse du comte de X... et de sa fortune considérable, ne daignaient voir en lui qu'un homme ordinaire, trop bavard et parfois ridicule. — « Votre protégé sent la province et le Midi d'une lieue, disaient-ils ; mais nous l'acceptons parmi nous pour vous plaire et parce qu'il nous distrait. » C'était le seul effet que ce grand propriétaire foncier, ce

maître et seigneur d'un des plus beaux châteaux de France, ce noble de vieille roche, produisait sur mes collègues du Jockey, de l'Impérial et du Petit-Cercle. Il ne trouvait grâce qu'après de quelques membres de l'Union, des Ganaches et de l'Agricole.

— Comte, lui demandai-je un jour, me permettez-vous de vous parler franchement ?
— Je vous en supplie, mon cher, répondit-il avec effusion, en me prenant les mains.
— Eh bien ! je crains que vous n'avez perdu dans l'opinion de quelques amis auxquels j'ai eu le plaisir de vous présenter.
— Qu'ai-je donc fait ?
— Vous leur avez raconté avec beaucoup d'esprit, j'en conviens, et une verve toute pittoresque, vos nombreuses aventures parisiennes. Ils ne doutent pas de vos succès, plus que justifiés par votre bonne mine. Mais, peut-être devriez-vous empêcher la belle Doménil de parler de vous comme elle le fait, de vous traiter avec ce sans-gêne et, si j'osais le dire, de vous accabler de ses dédains.
— On sait donc ?
— Comment, si on sait ! Je crois bien qu'on sait ? Dans notre petit cercle, on ne parle que de son aversion pour vous.
— Puis-je l'empêcher de me haïr ?
— Sans doute, en l'obligeant à vous aimer. Est-ce donc difficile ? Vous lui plaisiez, si je ne me trompe, autrefois.
— Certainement, et je ne m'explique pas son hostilité.
— C'est peut-être dû au dépit ?
— Du dépit, c'est cela. Vous avez dit le mot et vous devriez le répéter à ses messieurs.
— Oh ! les choses sont trop avancées, la haine de Doménil est trop bien établie, pour qu'ils se paient d'un mot. Il faudrait maintenant des actes.
— Quels actes ?
— Un changement complet dans l'attitude de

restée pure inspire. Pourquoi ne demanderait-il pas la main de cette adorable créature ? Oui, messieurs les débauchés, sa main. Dans le monde des gens de bien, c'est par là qu'on commence. Le reste vient ensuite. Dans l'autre, c'est par là qu'on finit et ce n'en est pas plus gai.

Mademoiselle de Belange — ainsi s'appelaient cette charmante personne — avait une petite fortune. Mais lui-même, Gaspard des Roseaux, n'était pas sans bien. A moins qu'il ne déplût formellement, il n'y avait aucune raison pour qu'il ne fût pas agrégé. Quel rêve ! Elle serait à lui, à lui seul, cette divine enfant aux regards baissés et qui marchait comme si elle eût toujours craint d'écraser une fleur ou d'effaroucher un papillon, délicieuse image de toutes les virginités, trésor jalousement gardé à sa tendresse ! Ce beau et naïf sourire s'ouvrirait sous ses lèvres comme une rose ; tous ces beaux lis s'effeuilleraient sous ses doigts. Il respirerait, dans la solitude du bonheur, cette jeunesse embaumée ; il éveillerait à un monde d'impressions nouvelles cet esprit charmant replié comme un oiseau, sous son aile ! Quel rêve !

Quand il fallut quitter le bal, les lumières s'opalisant aux premières et blanches clartés de l'aube, sous les rideaux, il rentra chez lui comme absolument fou et rédigea immédiatement sa demande.

II

Les choses marchèrent au gré rapide de ses désirs. Monsieur de Belange, veuf de bonne heure, adorait sa fille Armande, mais il sentait tout le poids des responsabilités qui incombent à un père encore jeune ayant la garde d'un pareil bien. Armande était bien enfant, il est vrai, mais enfin son cœur pouvait parler plus tôt qu'on ne s'y attendait et d'ailleurs sa grande beauté l'exposait à être vivement recherchée. Tous les hommes ne nourrissent pas d'aussi honnêtes projets que ce bon Gaspard des Roseaux. Il était donc décidé à marier sa fille dès qu'une union convenable lui serait proposée. Mais elle ? Armande ? Mon Dieu, Armande ne sachant absolument rien, — non, rien, je vous le jure, — du mariage n'avait aucune bonne raison pour lui être hostile en principe. Cette institution respectable lui apparaissait sous les espèces d'un nombre considérable de présents, dans la candeur menteuse d'une jolie toilette blanche, avec des semblants de liberté qui l'attiraient, sans qu'elle en approfondit la dangereuse douceur, et le droit de jouer sérieusement à la Madame avec ses jeunes amies. Elle n'y voyait pas plus loin et le mystère du lit où l'on dort ensemble, sous les rideaux pudiquement fermés, ne la troublait même pas un instant. On ne porte pas au front et dans le cœur, une double fleur d'innocence plus exquise. J'ajouterai que Gaspard qui avait de bonnes façons et une grande distinction de manières, lui semblait un monsieur avec qui la vie n'aurait rien de désagréable. Enfin, si délicieusement naïve qu'elle fût, elle n'en était pas moins, d'instinct et sans s'en rendre compte, intérieurement flattée et justement reconnaissante de la respectueuse tendresse qu'il lui témoignait par mille délicates attentions. Car la bonne éducation et aussi une certaine timidité naturelle maintenaient, en lui, toute violence dans l'expression de son violent amour. Il brûlait intérieurement, le pauvre garçon, mais sans flamber et c'est tout ; plus s'il laissait s'envoler quelque étincelle du rouge tison qu'il portait au cœur.

Les accordailles se firent très simplement mais avec une grande cordialité. Armande mit sa jolie petite main qui ne tremblait pas dans celle de Gaspard frissonnant comme une feuille. Ne fallait-il pas se trouver mal au toucher de cette délicieuse main d'amou-

re ? Elle en disait du bien ; si, au lieu de vous tourner le dos, elle vous faisait des avances ; si son aversion se transformait en quelque joli caprice, un bel et bon affolement dont vous seriez l'objet. Je ne crois rien demander d'impossible.
— Non, certes, et si je voulais...
— Eh bien ! mon cher, il faut vouloir, dans votre intérêt et aussi un peu dans le mien, car je mets mon amour-propre à vous voir triompher. La galerie nous observe et, mon Dieu ! nous sommes bien obligés, dans le monde où nous vivons, de travailler pour la galerie.
— Vous avez peut-être raison, finit-il par dire. J'aviserai.

Il me quitta, et comme je le suivais des yeux, je le vis se promener longtemps, un peu rêveur, dans l'allée de la Pique, où notre conversation venait d'avoir lieu.

A quoi rêvait-il ? Aux résistances qu'il allait rencontrer auprès de Doménil ? Riche comme il l'était, n'avait-il pas un moyen de les vaincre ? A la nécessité de tromper sa femme ? Il ne me paraissait pas y regarder de si près, et sa légèreté en pareille matière m'avait seule permis de hasarder des conseils que je n'aurais certes pas données à un mari modèle. Enfin, se trouvait-il embarrassé pour soutenir la réputation qu'il s'était faite, pour être à la hauteur de ses récits ! L'avenir devait me renseigner.

Quoi qu'il en fût, à la suite de ces réveries, il prit une résolution héroïque, car je le vis tout à coup se diriger vers la villa Raphaël, où demeurait Doménil.

Dans la soirée, j'allai jeter un coup d'œil sur le grand cercle, ce refuge des pécheresses que le Casino tient à l'écart. Je pensais bien y trouver Doménil et Lina de B..., qui ne dédaignent pas un petit baccarat.

(A suivre.)

inconsciente! Le raille qui voudrait
ne suis plus, en amour, qu'une vieille
ille, je sais une main dont le seul con-
ne fait frémir comme un roseau sous le
jour du mariage fut définitivement
et les invitations lancées de tous
côtés

III

Non, mon bon oncle, je ne veux pas
vous me donniez ce bracelet!
si parlait Armande à son oncle Honoré,
le s l membre de sa famille à qui sa position
permet pas de lui faire un coûteux ca-
deau. C'est que l'oncle Honoré avait été un
noceur (Dieu lui pardonne, à la vieille bête!)
qui avait mangé son patrimoine avec des de-
moiselles sans vertu. Mais c'était tout de
même un brave homme et qui adorait sa
nièce. Il avait beaucoup navigué sur les mers
lointaines, courant après une fortune nou-
velle qui n'était jamais venue.

— Il faut bien cependant que je t'offre un
souvenir, ma pauvre enfant!

— Un rien, alors, mon oncle, un rien qui
vous appartienne et qui me sera cent fois
plus cher qu'une parure.

— C'est que je n'ai pas grand'chose à moi,
ma chère Armande. Au fait, tu aimes les
oiseaux?

— Je les adore.

— Eh bien! je te ferai don du perroquet
qu'un matelot de mes amis m'a rapporté ces
jours-ci, du Havre. Il est superbe vraiment
et pas levard du tout. Son maître m'a assuré
cependant qu'il parlait, mais seulement
quand la peur ou quelque émotion violente
lui déliait sa petite langue noire, pareille à
un pépin de gros fruit. Il s'appelle Hamilcar
et est extrêmement doux.

Armande battit des mains et sauta de
joie! Elle embrassa par trois fois sur chaque
joue l'oncle Honoré, qui avait des larmes
dans les yeux, ravi qu'il était de cette ten-
dresse sincère et honteux aussi de la pau-
vreté qui le faisait avare si malencontreuse-
ment.

Une heure après, il faisait son entrée avec
Hamilcar sur le poing, Hamilcar qui écar-
quillait des yeux d'or clair dont la prunelle
s'élargissait en ondes circulaires comme les
ronds qu'une pierre dessine en tombant dans
un bassin. Des volatiles ont des amitiés sou-
dainnes. Armande eut aussi vite conquis Ham-
ilcar que s'il eût été un homme. Il lui ten-
dait son côté en le renflant pour qu'elle y
plongeât le doigt dans l'épaisseur soulevée,
par écailles, de ses plumes vertes. Un
peu plus d'a lace et il allongeaient son bec
aigu et dur vers les lèvres entrouvertes de
la jeune fille à l'éclat de ses dents passait
comme un fil, le lait pur.

Ce fut tout de suite une adoration entre
deux êtres également aimés.

Les frères en humanité n'ont
osé à Armande d'épouser Hamilcar
le Gaspard, qu'elle eût certainement
été. C'est au point et si sûr qu'elle le
coucher dans son lit, sous un pli savant-
ment arrondi des draps de fine toile.

IV

Il faut bien cependant que je vous révèle
quelques particularités sur la vie antérieure
de ce perroquet subitement promu à la digni-
té de concubin d'une chaste jeune fille. Ham-
ilcar était né au Brésil de parents libres,
et son enfance s'était écoulée dans les forêts.
Un gremlin de matelot en maraude l'y avait
fait prisonnier un jour, et malgré une résis-
tance héroïque, l'avait fourré dans une petite
cage en bois. Hamilcar avait d'abord voulu
mourir, mais quelques gouttes de vin clair et
sur un morceau de sucre l'avaient décidé à
vivre. Peu à peu il s'était fait à sa captivité
et s'était résigné comme un autre. Il avait
grandi et avait suivi son ravisseur, mais sans
lui pardonner jamais. Ce mathurin n'avait
rien d'ailleurs de fort aimable et le pauvre
oiseau était vraiment mal tombé. Car son
possesseur exerçait sur le bâtiment des fonc-
tions dénuées de toute poésie. Faisant partie
d'un équipage de transport, il était proposé
à la garde d'un certain endroit où les voya-
geurs ne vont que les uns après les autres
dans les bateaux bien tenus. On lisait sur la
rte : W. C., ce que les illettrés seuls pou-
vaient prendre pour les initiales de William
Expire. Me suis-je bien fait comprendre?
fait-il que je vous rappelle les jolis vers
tribués à Emile Deschamps :

La, déployant avec mystère
Un billet qu'elle ne lit pas,
La belle vient, et, solitaire,
Dévoile un instant ses appas.

Si vous n'y êtes pas encore, c'est que vous
ez abusé des confitures de coings. Oui, le
uvre Hamilcar dut vivre sur son perchoir,
out près de cette porte décriée, n'entendant
d'autre musique sacrée que celle des déli-
rances tumultueuses (car Jupiter seul peut
lancer du haut de son trône le : *quos ego*
virgilien), et d'autres entretiens que la clas-
sique réponse au coup discret frappé par un
visiteur impatient qui appète la place déjà
occupée.

Aussi ne savait-il répéter autre chose, et,
en bête bien élevée, n'en abusait-il pas, —
seulement, comme l'avait très bien dit l'on-
cle Honoré, quand il éprouvait quelque
terreur subite ou quelque vive impression.
Ah! messieurs, messieurs! rentrons vive-
ment dans la poésie! Mouchez-vous, mar-
quise. Le merveilleux parfum de votre den-
telle ne sera pas de trop, comme disait
Boireau.

V
La chambre nuptiale avant le sacrifice.
Une odeur charmante de toilette virginale
portée tout le jour et dont l'édifice vient de
s'écrouler comme un bonhomme de neige
que fond le premier soleil. Une lampe est
baissée qui, seule, éclaire à peine, prome-
nant sur les rideaux de grandes ombres es-
tonnées et vaguement oscillantes. Tout est
mystère et enchantement dans la pièce silen-
cieuse : tout est attente et l'âme des puretés
défaillantes s'évapore aux fleurs d'orange
qui jonchent le tapis. Armande est au lit
déjà, dans le grand lit où elle aurait peur
certainement, bien que ne sachant pas ce
qu'on allait lui demander, si son fidèle Hamil-
car n'était auprès d'elle, blotti dans un repli
de son bras sous le transparent abri d'une
guipure. Faut-il tout vous dire? Eh bien,
Armande s'est endormie! Son souffle égal
fait comme un bruit lointain de rames, tan-
dis que sa pensée s'en va sur les mers bleues
du Rêve. Ah! ce qu'elle est belle ainsi, je
renonce à vous le dire, dans la nuit épaisse
de sa chevelure largement étendue sur l'o-
reiller, ses longs cils palpitants sur ses joues
comme des ailes d'oiseaux tremblants et sa
bouche doucement entrouverte par un tran-
quille sourire. Et l'onde de délicieux de
son corps alanguie sous le marbre assoupli
des draps où ses formes sont comme mou-
lées; le renflement divin des hanches et le
bel enlacement des jambes dans la pose non-
chalante du repos. Il y avait de quoi se
mettre à genoux devant ce lit dressé comme
un autel dans la paix muette d'un sanctuaire.

M. Gaspard des Roseaux, plus mort que
vif, tant son émotion était grande, entra sur
la pointe du pied dans un déshabillé qui sen-
tait son gentilhomme impatientement amou-
reux. D'un pas tremblant mais délibéré,
comme un homme qui brûle ses vaisseaux, il
marcha droit vers la couche, et subitement
hardi comme les peureux forcés dans leur
dernière défense, il souleva la couverture et
glissa une jambe dessous. Mais il sauta subite-
ment en arrière et tomba à la renverse, un
blème de surprise et d'effroi. Une voix, une
grosse voix d'homme qui sortait du lit ne lui
avait elle pas crié bien distinctement.

— Il y a quelqu'un!

ARMAND SILVESTRE.

BELLECOUR-BAL

SONNET

Souvenir à Henriette Chail....
Vous souvient-il en cor de cette nuit de bal
Où superbe d'amour, de grâce et de jeunesse,
Vous m'avez demandé, l'œil plein de tendresse,
Quelques rimes sur vous et sur le Carnaval.

Oubliant un instant l'Espagne et sa douceur,
Ruy-Blas s'abandonna à vos charmes puissants,
Se grisait dans vos yeux, et comme les enfants,
Cruit avoir désormais vaincu votre froideur.

Et depuis vous m'avez vu soulever
Sans songer que j'étais cet amant
Qui de loin, sans but, douce colombe!
Vous aime follement et toujours.
Et qu'il faut pour calmer ces amours
Le long et froid baiser de la tombe.

RUY-BLAS.

Revue des Concerts

SCALA-BOUFFES

Le quatuor Toulousain continue à remporter de
brillants succès dans ses chansons locales et la
prière de la Muette, qu'ils chantent en musiciens
émérites, ayant à leur service d'admirables or-
ganes.

Nos amis Belliard sont toujours les favoris du pu-
blic, qui ne se lasse pas de les écouter et de les féter
dans les *Charbonniers*, auxquels de nombreuses
représentations sont encore assurées.

Chailier nous a fait ses adieux; cet artiste con-
scientieux sera toujours revu avec plaisir.

Succès continua pour M^{me} Genève, Dorville, Mi-
cheline, et M^{me} Gombert, Dufour, Saah, toujours
amusants à écouter et agréables à voir.

Revue de M. Debailien, l'agréable ténorino, et
début de M^{me} Paula Brébion, que nous recomman-
dons aux amateurs de plastique irréprochable et
voix enchanteresse.

CASINO DES ARTS

Nepouvant parler aujourd'hui de *Patrie au Casino*,
de notre ami Dumoraize, nous nous bornerons à en-
registrer le succès qu'obtiennent chaque soir auprès des
nombreux habitués : M^{me} Loris, Revelia, Reigner,
Betina, et M^{me} Genin, Min, Denneville, Dumoraize,
d'Hostel, Deltot, ainsi que les désopilants Mason
et Dixon, de plus en plus extraordinaires, et le quadrille
naturaliste, remarquable dans son genre.

OLIVIER DE JALIN.

APPARTEMENT A LOUER

I
Mademoiselle Anita et son auguste con-
cierge.

MADMOISELLE ANITA. — Alors, c'est con-
venu, mère Branchu?

LA CONCIERGE. — Oui, mam'selle.

MADMOISELLE ANITA. — Vous m'assurez
qu'il a l'air d'un homme comme il faut?

LA CONCIERGE. — Du linge superbe, une
chaîne de montre qui sonne le plein, des gants
irréprochables; plus un fort accent étranger.
Bref, je n'aurais rien souhaité de mieux
dans mon temps.

MADMOISELLE ANITA
LA CONCIERGE. —
MADMOISELLE
riode. Rien d'
soleil! Et l'
LA CONCI
ça, hier,
sible,
clés,
MA
falla
sent
L.
qu'e
vous,
de me
proprié
mets con
ment à l'ou
considération

MADMOISELLE ANITA.
dération, je crois que
c'est celle-ci. (Elle lui
qu'elle lui met dans la n.

LA CONCIERGE. — A la t
moiselle, c'est plaisir que
vous.

MADMOISELLE ANITA. —
compris le scénario?

LA CONCIERGE. — Qu'est
ça? Vous me parlez polon
MADMOISELLE ANITA. —
avez bien compris l'ordre?

LA CONCIERGE. — Ah! l'
point!

MADMOISELLE ANITA. —
est temps que
vous redescendiez.

LA CONCIERGE. — Le
heure... je crois bien;
en avance.

MADMOISELLE ANITA. —
t moi, aux ac-
cessoires!

II

Mademoiselle Anita est allée chercher un
réchaud, sur lequel elle ose du charbon
qu'elle allume après l'avoir placé au milieu
de sa chambre à coucher.

Tandis que le charbon prend, elle se passe
une agréable couche de planç sur la figure
et de bleu sous les yeux.

— Voyons, suis-je assez nature? Oui...
pas mal!... Les cheveux un peu dénoués...
Peuh!... ça sentirait peut-être un peu trop
l'Opéra-Comique... Bigre! ça que ça sent,
surtout, c'est le charbon. Pas de bêtise!...
Je vais me retirer dans la pièce à côté, en
attendant... Oh! j'oubliais les quelques
mots du cœur écrits sur la table de nuit et
froissés d'une main fébrile... Hein?... des
pas dans l'escalier... Attention!... (Elle
s'enferme et se jette précipitamment sur son
lit.)

On entend la
un monsieur dans
LA CONCIERGE. —
deux chambres à coucher,
LA VOIX D'HOMME. —
odeur!

LA CONCIERGE. — C'est vrai, on dirait du
charbon.

LA VOIX D'HOMME. — Est-ce que les chemi-
nées fumeraient? Moi, détester la fumée.

LA CONCIERGE. — N n, monsieur, il faut
qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

MADMOISELLE ANITA, toujours sur son lit.
— S'ils prennent du temps comme ça, je
vais tourner de l'œil. Le drôle d'effet! Il me
semble que j'ai mangé des moules!

LA CONCIERGE. — Ah! mon Dieu!

LA VOIX D'HOMME. — Qu'avez-vous donc?

LA CONCIERGE. — Mais ça vient de là-
dessous, positivement... Quel soupçon
affreux!... La jeune femme qui habite ici,
et que son mari a abandonnée, est si mal-
heureuse... Elle est capable d'avoir voulu
s'asphyxier.

LA VOIX D'HOMME. — Un suicide... Je ai-
mais beaucoup les drames.

LA CONCIERGE. — Madame!... Madame!
ouvrez... Elle s'est enfermée. Plus de doute,
quel malheur! Madame!

LA VOIX D'HOMME. — Attendez, je être très
fort. (Un épouvantable coup d'épaule défonce
la porte; la concierge et l'étranger péné-
trent.)

L'ÉTRANGER. — Grand Dieu!... Elle être
charmante!

LA CONCIERGE. — C'est épouvantable! Elle
est à moitié périe... (Criant.) Madame de
Saint-Aluminium! revenez à vous!... Ah!
je l'avais bien deviné. Figurez-vous, mon-
sieur, un ange que son gueur de mari a
abandonnée en lui laissant un appartement
de trois mille francs sur les bras, et en lui
emportant sa dot.

L'ÉTRANGER. — Pauvre mistress. (A part),
Elle avait des cheveux admirables et un petit
nez, et...

MADMOISELLE ANITA, d'une voix défaill-
lante. — La fenêtre!... La fenêtre!... De
l'air!

L'ÉTRANGER. — Oh! yes. (Il casse un car-
reau)

LA CONCIERGE, bas à Anita. — Vous voyez
que j'avais bien jugé; c'est un homme qui
ne regarde pas à la dépense.

MADMOISELLE ANITA, entrouvrant un
œil. — Ah! pourquoi m'empêche-t-on de
mourir! (Bas à la concierge.) Faites sem-
blant d'aller chercher un médecin, et laissez-
moi seule avec lui.

(A suivre).

SOURDS

qui placez dans vos oreilles
des cornets auriculaires
acoustiques, microphoniques,
tympan, tubes artificiels, etc., vous aggravez la surdité
et deviendrez incurables. La surdité est rapidement
guérie par la méthode RAMOGNINO qui a obtenu des
milliers de cures. Preuves incontestables : viennent
d'être guéris, MM. Henri de Mazenod, au Plessis (Seine-
et-Marne) d'une surdité de 40 ans; Fourdrignier, Ul.,
à Etoung, d'une de 15 ans; Vincent, épicière, à Sot-
teville-les-Rouen, d'une de 13 ans; Thiriet, A., à
Demange-aux-Eaux, d'une de 21 ans; scour St-Fulgence,
supérieure à l'hospice de Buzançais (Indre) vient d'être
guérie de surdité, etc. Conseils gratuits. Ecrire au
Directeur de l'Institut humanitaire des Sourds, à Mar-
seille.

MAISON SPÉCIALE DE
POSTICHES

(Perruques, — Toupets, — Tours
Cache-Folies, — Nattes, etc. — Prix très modérés
Maison ROUSTAN
63, rue de l'Hôtel-de-Ville, au 1^{er}, Lyon

AU PAPILLON D'OR

5, Rue de la Barre, 5
Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Orfé-
vrie. — Cette maison se recommande par le grand
choix de ses articles, ses prix exceptionnels de bon
marché et ses garanties sérieuses. — Spécialité de pièces
de commandes. Toutes les réparations sont faites à la
maison et garanties. — Diamants et pierres fines au
prix du gros.

CHARBONNIÈRES

Bois de l'Étoile

CAFÉ-RESTAURANT

Superbe promenade de la bantleue de Lyon

BALANÇOIRES, GYMNASE, JEUX DIVERS
ÉCURIES ET REMISES

Fabrique de Lingerie et Confections

GROS ET

MAZARA-BOISSIEUX

19, cours Gambetta, 19
— LYON —

Trousseaux, Layettes, Tissus, Linge
de table, Rideaux, Toile, etc.

SPÉCIALITÉ de LINGERIE pour ENFANTS

COMMISSION — EXPORTATION

Soins et Hygiène de la Peau

CRÈME FLORENTINE

A LA GLYCÉRINE
Contre Eruptions, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme
Le Pot : 2 fr. Le Demi-Pot : 1 fr. 25
En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs

Dépôt central: DROCCOS à Lyon
24, rue du Plat, 24

ALCOOL DE MENTHE

MITCHAM

RECOMMANDÉ POUR LA TOILETTE
SUPÉRIEUR à tous les produits similaires
A. MILLET et C^o, distillateurs, à GRASSE
Dépôt : 97, r. Vendôme, Lyon. Se vend partout.

BELLE JARDINIÈRE

SUGCURSALE DE LYON
11, rue du Bât-d'Argent, 11
ANGLE RUE DE LA RÉPUBLIQUE

SAISON DE PRINTEMPS

GRAND CHOIX DE
VÊTEMENTS tout FAITS et sur MESURE

pour HOMMES, pour JEUNES GENS et pour ENFANTS
Et tout ce qui concerne l'HABILLEMENT DE L'HOMME

CRÉATION DE COSTUMES POUR LE 1^{er} AGE

Jaquettes et Manteaux pour Fillettes

place des Cordeliers, Lyon
700,000 francs.

AR DE LYON

RE
D'ARTICLES de TOUTES

6	7	8
0'95	1'45	1'95

VENTE
absolument
AU COMPTANT
et à Prix-Fixe

chaussée et du premier étage sans acheter et sans crainte
ont leurs prix marqués en chiffres connus.

BONNETERIE, TISSUS, LITERIE, ARTICLES DE JARDIN

Chaussures dans tous les genres — Confections et Costumes à bas prix et prix moyens, pour Dames et Enfants — Jerseys — Jupes — Jupons — Tournures — Corsés — Modes et Coiffures — Fleurs et Plumes — Lingerie — Rubans — Mercerie — Coupes d'étoffes pour robes — Coupes de toiles et d'articles de blanc — Mouchoirs de poche — Serviettes — Tâliers — Bonneterie — Cravates — Gants — Parapluies — Ombrelles — Cannes — Vêtements, Chapeaux et Casquettes pour Hommes, et Jeunes gens — Literie complète — Lits en fer — Lits en bois — Sommier — Matelas — Traversins — Oreillers — Coussins — Edredons — Couvertures — Tapis — Nattes de Chine — Sparterie — Sièges et Meubles en bois courbé et autres — Meubles de fantaisie — Miroiterie — Tableaux — Estampes — Gravures — Statuettes — Tableaux relief — Sièges de Jardin — Bancs — Tentures — Hamacs — Guérites — Jeux — Articles pour hydrothérapie, gymnastique, pêche, chasse, tir, etc. Affaire hors ligne de literie composée de : 1° Un lit fer solide, belle peinture, intérieur 1,85x80; 2° Un sommier à ressorts et angles; 3° Un Matelas laine et crin animal, de lin traversin plumes de chapon. Les 4 pièces : 51 fr.

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jadis, n'aurait pu exister. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises possèdent, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de première qualité. Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de première qualité. Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de première qualité.

à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises possèdent, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de première qualité.

Le choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que : Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Latelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux

Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITION DE VENTE

Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs	Pour 20 francs de versement, on livre pour 100 francs
— 10 — — — — 50 —	— 30 — — — — 150 —
— 15 — — — — 75 —	— 50 — — — — 200 —

CONDITION DE PAIEMENT

L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine.
— 50 — — — — 2 —	— 150 — — — — 5 —
— 75 — — — — 3 —	— 200 — — — — 6 —

Pour les achats supérieurs à 200 francs, on traite de gré à gré avec la Direction.

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

BRASSERIE FLAMANDE

RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT

RENAUD J^{ne}

10, Rue Jean-de-Tournes, 10
LYON — Près la place de la République — LYON

Huitres, Ecrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

MALADIES CONTAGIEUSES

NI Copahu!!! NI Mercure!!!
GUÉRISON RADICALE INSTANTANÉE par
L'INJECTION BARRAJA
Vraie infallible, unique au monde
ET LES
BOLS ANTILENNORRHAGIQUES
Au Bol d'Arménie, toniques et dépuratifs
Prix de chaque Produit : 4 fr.
115, cours Lafayette, L.

M^{me} CLAUDIA

Somnambule infallible
sur maladies, événements de la vie, etc.
Cartes et Lignes de la Main
PRIX MODÉRÉS — DISCRETION
4, rue Centrale, au 3^{me}
PRÈS LA PLACE ST-NIZIER
CORRESPONDANCE

MAISON FONDÉE EN 1865

DISTILLERIE DAUPHINOISE

Fabrique de Liqueurs Spéciales

H^{te} GONTARD

Rue Boileau, 141 (près le cours Lafayette, aux Br^{ux}aux)

LES TROIS LIQUEURS GONTARD ET ÉLIXIR VÉGÉTAL (IDENTIQUES)

Prunelle à la fine Champagne. — Quina-Liqueur. — Cordial des v. Curaçao d'Haiti. — Charentaise (crème de fine champagne). — Prunel Eclair Français 0.00 — La Merveilleuse.

BYNN appétitif, fortifiant, au Vin de Grenache.

SPÉCIALITÉS : Génépi aroles des Alpes, Ratafia de cerises, China-Ma Prunelle à la Fine champagne, dont je suis l'inventeur, a obtenu à l'Exposition internationale de Nice 1883-84, la seule récompense décernée à cette liqueur.

Seul dépositaire pour la France du KUMMEL IVAN SEMENOFF, de Riga (Rus.)

A LA RENOMMÉE

LYON — 44, place de la République, 44 — LYON

Cette Maison! voulant écouler une grande quantité de marchandises fabriquées pendant l'hiver, il sera fait un rabais considérable sur un grand nombre d'articles.

Malgré ce grand rabais et ce grand bon marché, il ne faut pas confondre les chaussures cousues à la main par de bons cordonniers avec les chaussures allemandes, dites de 12 fr. 50, presque toutes en imitation de cuir.

CHOIX IMMENSE DE CHAUSSURES POUR DAMES
ÉLÉGANTES ET SOLIDES
Depuis 6', 7'50, 10', 12' et 13'50 jusqu'aux modèles les plus riches et les plus élégants.

JEUNE DAME

distinguée et ligenté demeurant à Lyon la suite d'un commerce de dames. De préférence au centre de la ville. Ecrire au bureau du journal, 2, r. d'Antiboise, Lyon.

AVIS

Le Lyon s'amuse étant mis sous presse le mercredi soir, les Annonces ou Réclames doivent nous parvenir le mardi avant midi.

LE VÉRITABLE
SIROP DE BOCHET IODÉ DE BERTRAND AINÉ
Neutralise et élimine les virus qui corrompent le sang. Purifie les humeurs dont il chasse l'acide et répare dans tout l'organisme la vigueur et le bien-être.

ALTERATIONS, VICES DU SANG

ET AFFECTIONS QUI EN ENGENDRENT

Guérison certaine de toutes les maladies produites par les personnes qui ont le sang échauffé et qui sont atteintes de Dartres, Démangeaisons, Pellicules, etc., s'opéreront bien des Maladies et des Souffrances en faisant usage chaque année, au printemps et à l'automne, de ce fameux Sirop. 40 ANNÉES DE SUCCÈS.

Consigné par milliers lettres remerciements ont prouvé son efficacité. Demi flacon, 2 fr. 50. — Flacon, 5 fr. — Litre, 10 fr. — Franco, 75 cent. en sus.

S'adresser Ph^{ie} Bertrand aîné, HANTZER successeur, 21, place Bellecour, LYON et dans les Pharm.

DÉPOT : Dans toutes les bonnes Pharmacies.

CHLOROSE ET LEUCORRÉE

PERTES BLANCHES

guéries rapidement par l'emploi de l'ÉLIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr Villaroto de Guatemala. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

Chez tous les Coiffeurs

CAPILLOPHILE

Régénérateur infallible des Cheveux et de leur couleur

EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE

Si vos cheveux tombent.
Si vos cheveux grisonnent.
Si vous avez des pellicules.
Si vous avez des démangeaisons.
Si vous voulez faire revenir les cheveux tombés.

Si vous voulez avoir une chevelure belle, longue, soyeuse et abondante.

LES PROCÉDÉS INSTANTANÉS SONT LES SEULS EMPLOYÉS PAR

F. CHARDONNE

PHOTOGRAPHE

6, Place Bellecour
Rez-de-chaussée

MAISON D'ACCOUCHEMENT

M^{me} RIBAUCCOURT
Sage-femme herboriste de la Faculté de médecine de Lyon
Reçoit de 1 h. à 4 heures les Dames qui désirent la consulter :
118, cours Lafayette, 118
Les personnes trouveront chez elle tout le confort et tous les soins hygiéniques qui leur sont nécessaires, à des prix très modérés.

CHAPPELLERIE DU MONDE ÉLÉGAN

Ancienne Maison HUGUENET, BOUQUET, Louis POYARD
FONDÉE EN 1863

H. PLASSARD, SUCCESSEUR

1, Rue de la Barre, LYON. — 22, Rue Bab-Azoun, ALGER

CHAPEAUX DE FEUTRE durs et souples, en toutes nuances (fabrication de la maison). 7 & 11'
CHAPEAUX DE FEUTRE durs et souples, en toutes nuances (fabrication parisienne). . . 14'

CHAPEAUX DE SOIE derniers modèles de la saison (fabrication de la maison) 12'
CHAPEAUX DE SOIE derniers modèles de la saison (fabrication parisienne) 16 &

Grand assortiment d'ARTICLES POUR CÉRÉMONIES

CHOIX CONSIDÉRABLE DE BONNETS DE VOYAGE ET DE BUREAU, DEPUIS 4 FR. 30 || SPÉCIALITÉ D'AMAZONES ET DE GRANDES LIVRÉES
Articles de Chasse et de Voyage, Bains de mer, Casques indiens, Bonnets turcs, Bonnets algériens, Chéchias, Brosserie fine, Nécessaires de Voyage, etc., etc.

VENTE AU COMPTANT. — PRIX FIXE ABSOLU

NOTA. — Notre Magasin est situé dans la Maison qui fait l'angle de la place Le Viste et de la rue de la Barre